

1

La chanteuse du Shah

Lorsque son amie lui proposa un rendez-vous peu après minuit, Roxana n'hésita pas à la rejoindre. Cela faisait vingt-quatre heures déjà qu'elle était sans nouvelles d'elle, et le message, laconique, laissait entendre que Shadi avait besoin d'aide. Roxana enfila une robe, revêtit son imperméable, le foulard de rigueur, et se glissa hors de sa chambre. Elle guetta un instant les bruits de la maison endormie, puis descendit les escaliers. Au volant de sa Porsche, elle fonça jusqu'à l'impasse du vieux théâtre, où elle découvrit le flanc défoncé du bâtiment.

Un lampadaire désaxé éclairait le portail en bois, barré d'une planche cloutée. Les cartons qui, jusque-là, recouvraient les fenêtres gisaient au pied des colonnes, et l'un des murs n'était plus qu'un monceau de gravats. Quant à Shadi, elle ne se trouvait pas dans l'allée. Roxana fit quelques pas devant le théâtre avant de partir à sa recherche. Pensaient-ils la réduire ainsi au silence? se demanda-t-elle en longeant les décombres. Ne savaient-ils pas qui elle était?

Roxana, l'une des plus belles voix d'Orient! Ses chansons avaient fait le tour du monde, ses concerts attiraient des millions de personnes. Alors qu'elle venait d'avoir vingt ans, elle avait été reçue par le Shah, avant de dîner à la table de la reine. Au lendemain de son arrivée au

pouvoir, l'ayatollah Khomeyni lui avait interdit de chanter, mais ses derniers morceaux résonnaient aujourd'hui encore dans les taxis d'Ispahan. Malgré la censure, ses disques se trouvaient toujours dans les magasins de la ville. Et bien après qu'elle eut quitté l'Iran, sa voix parvenait jusqu'à son peuple !

La chanteuse rajusta son foulard sur ses cheveux. Bientôt, elle l'enlèverait en public d'un geste longuement étudié devant la glace. Relevant son imperméable d'une main, elle se fraya un chemin parmi les débris. Le plateau était intact, mais les fauteuils des premiers rangs avaient chaviré en arrière. Ils semblaient observer le ciel à travers le toit béant, où une grue à la mâchoire métallique attendait le lever du jour pour détruire le reste de l'édifice.

Que croyaient-ils ? rageait intérieurement Roxana. Elle était une grande chanteuse, une immense comédienne... Quelques mois auparavant à Los Angeles, un producteur lui avait proposé un rôle dans l'un de ses films...

À cette pensée, l'ancienne star de la pop iranienne s'éloigna de la scène, se souvenant du regard noir de sa fille quand elle avait évoqué Hollywood. Avait-elle eu tort de revenir en Iran ? Peut-être aurait-il fallu continuer comme avant et retrouver sa famille de loin en loin, à Chypre ou à Istanbul. Mais alors, elle n'aurait pas revu Ispahan, où son retour sur scène s'organisait en secret depuis un mois.

Elle avait fait tout ce chemin pour se produire dans la ville de son enfance. Cette ville où il était interdit aux femmes de chanter en public.

Elle poussa la porte des coulisses, fit jouer l'interrupteur. Le couloir resta plongé dans le noir, figé dans le silence. Roxana esquissa un pas vers le studio où ils

avaient installé la batterie. Elle tendit l'oreille. Non, il n'y avait personne, conclut l'ancienne diva avant de retourner sur la scène.

Il lui sembla entendre des pas. Était-ce Shadi? Enfin! La chanteuse examina la salle. Mais celle-ci semblait vide. Seules les marionnettes géantes pendues aux murs accrochaient la lumière des réverbères.

Sur le tapis couvert d'une épaisse poussière reposait un étrange bouquet de tulipes artificielles.

Elle entendit un gémissement, comme si le vent pleurait dans la nuit, et reçut un coup sec sur la nuque. Elle s'effondra sous le choc.

Un second coup, lourd, métallique, s'abattit sur son crâne. Le goût du sang emplit sa bouche. Ses cris fendirent le silence. Quelqu'un allait l'entendre... on allait venir... que croyaient-ils? se révolta une dernière fois la chanteuse. Mais bientôt, le souvenir de sa gloire passée ne lui fut plus d'aucun secours. Roxana eut l'impression qu'une marionnette la recouvrait, avant que sa conscience ne se ferme comme un poing sur le néant.

2

La gamine aux cheveux roux

En franchissant ce soir-là la porte du dispensaire, Mona Shirazi eut le pressentiment d'un malheur imminent.

Elle scruta la salle d'attente. Un médecin s'y entretenait à voix basse avec une infirmière. La secrétaire s'affairait derrière son guichet. Et une jeune fille couverte d'un long tchador fleuri, assise devant une affiche vantant le contrôle des naissances, pianotait fébrilement sur son téléphone portable. Elle ne leva pas la tête quand la sage-femme se dirigea vers son bureau, au fond du couloir.

Mona enfila sa blouse sur son corps plantureux et, coiffée de son foulard blanc, revint vers le hall central, se mêlant aux femmes de tous âges, infirmières, aides-soignantes et secrétaires, qui bavardaient devant le samovar.

– Comment vas-tu ma sœur? Et ton dos? Bon, allez, ne te fatigue pas trop aujourd'hui. Que Dieu te récompense pour ton travail...

Tout en répondant distraitement aux politesses d'usage, Mona balaya la salle d'attente du regard. La jeune fille au tchador fleuri avait disparu.

La sage-femme fit le tour de la pièce, interrogea la secrétaire, avant de jeter un coup d'œil à l'extérieur. À travers la porte vitrée, on apercevait des constructions de fortune qui s'étaient jusqu'au désert. Le dispensaire

était situé à la frontière de la métropole d'Ispahan, où une ville de bric et de broc s'était bâtie autour d'un groupe d'usines.

Ne voyant personne dehors, Mona revint vers son bureau et trouva l'inconnue devant sa porte. Une bouille ronde et juvénile, un air terriblement embarrassé. La fiche remise par la secrétaire était vierge.

– Vous n'avez donné aucune information à l'accueil, commenta la sage-femme en lui proposant un siège. Vous n'êtes pas tenue de communiquer votre nom, mais j'ai besoin de savoir si vous êtes déjà venue au dispensaire.

– Non, jamais...

– Et quel est le motif de votre visite ?

La jeune fille, qui avait retiré son tchador, resta muette. Elle portait un pantalon bouffant de coupe traditionnelle et une tunique noire. De son foulard s'échappaient des mèches brunes, et son minuscule portable rose était posé à portée de main.

– Voulez-vous me dire ce qui vous amène ma sœur ? ajouta prudemment Mona.

Depuis trois ans, dans son dispensaire de la banlieue d'Ispahan, Mona Shirazi n'exerçait pas seulement son métier de sage-femme, mais faisait également office de gynécologue, d'assistante sociale, voire de psychanalyste. La majorité de ses patientes venaient des zones populaires des alentours, et Mona en avait aidé plus d'une à trouver un travail malgré un mari possessif ou une belle-mère récalcitrante. Souvent, elle était devenue leur confidente et ne pouvait s'aventurer dans les parages sans se retrouver entourée d'un cercle de femmes qui l'entretenaient du cours de leur vie. D'autres faisaient le long chemin depuis les quartiers bourgeois de la ville et les raisons qui les amenaient jusqu'au dispensaire

tenaient à l'exigence d'arriver vierges au mariage ou à la législation restrictive sur l'avortement. Mona aidait dans le plus grand secret celles que la loi islamique mettait dans une situation délicate. Était-ce le cas de la jeune fille devant elle ?

– Voulez-vous vous déshabiller afin que je vous examine ?

Sa cliente refusa en secouant la tête.

– Tout va bien mademoiselle ? s'inquiéta la sage-femme.

– Je ne suis pas venue consulter. Enfin pas pour moi...
Je cherche Shadi.

– Shadi ? Je ne crois pas connaître de Shadi... S'agit-il d'une de vos amies ?

On toqua à la porte. La secrétaire cria quelque chose au sujet d'un message urgent, avant de glisser un papier par la fente.

Aussitôt, l'inconnue se mit debout.

– Je me suis trompée. Je vais vous laisser.

– Attendez ! Je peux vous aider peut-être. La personne que vous cherchez habite le quartier ?

– Non, j'ai fait une erreur. Désolée de vous avoir dérangée.

– Vous êtes en sécurité ici, ne vous inquiétez pas. Vous pouvez parler en toute confiance...

Mais la jeune fille, son tchador sur le bras, s'inclina pour lui dire au revoir et quitta le cabinet.

Mona poussa un soupir et déplia le mot glissé sous la porte. Darya Dori, la fille de son amie Roxana, avait essayé de la joindre. Elle alluma son portable pour la rappeler, mais la ligne semblait occupée. À moins que les opérateurs nationaux n'aient encore suspendu le réseau afin d'empêcher les opposants de s'organiser. L'inconnue de tout à l'heure était-elle une manifestante

blessée que les hôpitaux, ordre du gouvernement, avaient refusé de soigner ?

Mona avait reçu de nombreux opposants depuis le début de la mobilisation. Parmi eux, plusieurs femmes qui avaient subi des viols en prison et qu'elle reconnaissait très vite à leur regard vide dans la salle d'attente. Or, la fille au tchador fleuri, malgré son air inquiet, ne semblait pas avoir subi de choc. Peut-être cherchait-elle une sœur, une amie disparue lors des manifestations ?

La sage-femme réfléchissait en fumant à sa fenêtre. Dans la cour, une fresque représentait un martyr de la guerre Iran-Irak devant un champ de tulipes d'où coulaient des gouttes de sang.

Mona éteignit sa cigarette avant d'accueillir la patiente suivante, une jeune femme d'une trentaine d'années aux yeux soulignés de khôl. Farinaz était une prostituée du quartier qui venait régulièrement s'approvisionner en préservatifs. Celle-ci retira sa tunique, puis sa jupe, révélant peu à peu son corps élancé. Elle se mit à natter ses cheveux sur la table d'examen, tout en expliquant d'un ton échauffé :

– Ah, docteur Shirazi, si vous saviez... On ne parle plus que de ça avec les filles : il est revenu !

– Hosseini ? s'étonna Mona, croyant que le proxénète de Farinaz avait été relâché. On dit qu'il a quelques appuis intéressants, mais de là à obtenir une relaxe... (Elle laissa sa phrase en suspens.)

Trois jours auparavant, il avait été arrêté par la police alors qu'il prenait livraison d'un chargement de trois tonnes d'opium à la sortie de la ville. Hosseini s'était fait, paraît-il, de nombreux amis au sein des gardiens de la Révolution durant la guerre Iran-Irak. Mais le trafic de drogue était en Iran un crime puni de mort...

– Oh lui, je ne pense pas que je le reverrai jamais, déclara Farinaz. Non, c’est le tueur qui est revenu...

– Ahmadinejad? Vous avez remarqué vous aussi que l’ancien président est toujours en poste?

– Mais non, je ne parle pas de lui!

Farinaz rejeta sa natte sur son dos cuivré, ramena ses jambes sous elle. Elle trônait, nue, restant dans cette posture afin de bavarder, le ventre légèrement creusé sous le nombril, les seins pointés en avant.

– Qui est revenu alors? demanda la sage-femme.

– Le serial killer, celui qui punit les femmes de mauvaise vie. On a retrouvé le corps d’une chanteuse il y a quelques heures dans la vieille ville, le crâne fendu, étranglée avec son foulard. Il paraît qu’elle a été salement amochée, mais la police l’a identifiée. C’était une artiste célèbre, une star du temps du Shah. Je ne me souviens plus de son nom, mais ma mère adorait ses chansons...

Et Farinaz entonna d’une voix claire l’un des tubes les plus populaires de Roxana.